

PIERRE SAUREL

Le rayon de la mort



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 029

Le rayon de la mort

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 296 : version 1.0

Le rayon de la mort

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Le professeur Kinentz pouvait avoir cinquante ans.

À cause de son âge, le pays ne l'avait pas appelé sous les drapeaux.

Cependant, le professeur ne perdait pas son temps.

Il travaillait sans relâche à des travaux mystérieux.

Personne outre son jeune assistant, Fritz Hamler, n'était au courant des travaux de son maître.

Fritz, un jeune étudiant chétif, avait été refusé dans les cadres de l'armée allemande.

Il ne faut pas croire que les Allemands sont tous des déchaînés plus ou moins dangereux, non.

Le professeur était un homme au cœur d'or, détestant les guerres.

– C’est fou, comme on aime se tuer, disait-il souvent à sa femme.

– Oui, mais que pouvons-nous y faire, Henrich ? Rien. Le monde a toujours été et sera toujours ainsi.

Le soir, le professeur se couchait vers dix heures.

Le lendemain, à sept heures, il était debout.

Il partait presque aussitôt pour son laboratoire.

Ce matin-là, comme tous les autres d’ailleurs, il aperçut Fritz qui était déjà à son poste.

– Bonjour maître.

– Bonjour Fritz. Toujours à l’heure ?

– Toujours, patron.

Le professeur enleva son paletot, passa l’un de ses grandes jaquettes blanches et se dirigea vers son laboratoire.

– Maître, j’ai de très bonnes nouvelles.

– Comment cela ?

– Nous allons pouvoir essayer notre invention

sur quelqu'un de plus puissant.

– Sur qui ?

– Un éléphant.

– Hein ?

– Parfaitement. Vous allez voir comment j'ai réussi ce tour de force. Avez-vous lu les nouvelles ?

– Non.

– Eh bien, malgré la guerre, vous savez que les comédiens doivent gagner leur vie. Les cirques aussi.

– Oui, oui.

– Eh bien, vous savez comme moi qu'il y a ici un cirque depuis trois jours.

– À Berlin ?

– Mais oui.

– Je l'ignorais. D'ailleurs je ne lis jamais les journaux. Je ne suis au courant de rien.

– Eh bien, hier soir, un des éléphants du cirque a piétiné l'un de ses gardiens. Le pauvre homme

est mort à l'hôpital quelques minutes plus tard. Or les autorités ont fait enquête et on a appris que ce n'était pas la première fois que cet éléphant causait un tel malheur.

– Je suppose qu'on a ordonné de le tuer ?

– Justement. Or j'ai vu le directeur du cirque.

– Et puis ?

– Après plusieurs hésitations, il a enfin accepté qu'on tue son éléphant...

Le professeur sursauta :

– Avec mon appareil ?

– Mais oui.

Fritz regarda curieusement le professeur :

– Vous ne semblez pas heureux, maître...

– Peut-être parce que je ne suis pas tout à fait certain de ma réussite.

– Mais voyons, maître, vous savez bien que votre appareil est à point. Nous avons déjà tué des chiens... des chats... en moins d'une minute, simplement en leur lançant votre rayon mortel. Ils sont comme pulvérisés. Un peu plus ils

tomberaient en poussière.

– Oui, mais un éléphant...

– Un jour ou l’autre, vous auriez dû l’expérimenter. Tout aussi bien que ce soit aujourd’hui.

– Aujourd’hui ?

– Oui. Ils ne peuvent attendre bien longtemps au cirque.

Maintenant qu’il approchait du succès, le professeur Kinentz avait peur.

Pendant de nombreuses années, il avait travaillé à son appareil à rayon, et maintenant qu’il était à point, il en avait un peu peur.

Peur surtout des conséquences de cet appareil monstrueux.

Il savait, il était presque sûr, qu’il pouvait tuer sur un rayon de vingt milles, tous les êtres vivants frappés par la lumière.

– Il y a quelque chose que je n’aime pas...

– Quoi ? demanda Fritz.

– Eh bien, cette démonstration sera publique...

C'est-à-dire qu'il y aura d'autres personnes que nous ?

– Probablement.

– Ça, je ne le veux pas. Je veux que cette invention ne reste connue que de nous.

– Je sais, maître, mais si nous voulons savoir... si nous voulons poursuivre nos études... jamais votre appareil ne pourra servir pour des fins honnêtes si vous refusez cette chance.

– Suppose aussi que les Alliés entendent parler de cette invention et cherchent à s'en emparer. Ils pourraient tuer le monde entier avec cet appareil-là.

– Maître, il faut absolument prendre une chance.

Fritz continua de parler au professeur Kinentz.

Enfin, ce dernier laissa tomber ses dernières objections.

Fritz courut au cirque pour avertir le propriétaire.

– Nous irons vers deux heures.

– Parfait.

À une heure et demie, le professeur et Fritz quittaient le laboratoire.

Ils avaient avec eux l'appareil qui avait à peine deux pieds de haut.

C'était une sorte de projecteur.

Lorsqu'ils arrivèrent au cirque, Fritz présenta le propriétaire.

– Alors, messieurs, vous êtes prêts à procéder ?

– Oui, répondit le maître.

Il les emmena dans une sorte de roulotte où il y avait plusieurs cages et toutes sortes d'animaux.

La dernière cage était la plus grande et la plus solide de toutes. On pouvait y apercevoir un très gros éléphant.

– C'est lui.

Le professeur jeta un coup d'œil, puis :

– Il va falloir évacuer toutes les autres cages.

Le propriétaire donna des ordres.

Une dizaine de minutes plus tard, il ne restait que « Défense » dans sa cage.

– Maintenant, il faut que nous restions seuls.

– Bon.

– Et de plus, ordonnez à vos hommes de se tenir loin. Ce peut être dangereux.

– Entendu.

Bientôt le maître et le professeur se trouvèrent seuls devant la cage de « Défense ».

– Nerveux, Fritz ?

– Un peu, maître, mais je suis certain de la réussite.

– Tant mieux.

Ils installèrent leur curieux appareil à quelques pieds de la cage.

– Espérons que tout ira bien. S’il fallait que le rayon ne tue pas l’éléphant, il pourrait entrer dans une rage folle.

– Ne pensez pas à ça, maître.

Le professeur donna des ordres.

Les deux hommes se couchèrent à plat ventre, derrière leur appareil.

– À la grâce de Dieu.

Le maître appuya la main sur un levier.

Aussitôt, une dizaine de rayons de plusieurs couleurs envahirent la roulotte.

On aurait dit un arc-en-ciel.

Soudain, ils entendirent un bruit curieux, comme un corps qui tombe.

Le professeur releva le levier.

– Cinq secondes, c'est assez.

Les deux hommes se relevèrent.

Vivement, ils se dirigèrent vers la cage.

Fritz poussa un cri triomphant :

– Ça y est, maître... regardez... l'éléphant a été complètement foudroyé. Mort en quelques secondes.

Kinentz, lui, ne parlait plus.

Il regardait curieusement l'animal qui était étendu là.

Pour la première fois, il se rendait compte de la puissance de son invention.

Tout à coup, la porte de la roulotte s'ouvrit et le propriétaire parut :

– L'éléphant est mort, cria Fritz.

– L'éléphant... oui, mais pensez-vous que ça va se passer ainsi ? oh non, par exemple.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? fit brusquement Kinentz en se retournant.

– Ce qu'il y a ? Il y a que vous avez tué un cheval et un homme.

– Hein ?

– Oui, je ne les avais pas vus. Ils se trouvaient un peu derrière la roulotte. Ils sont tombés sans pousser un cri.

– Mon Dieu !

– Je vous avais donné la permission de tuer mon éléphant, mais pas de détruire tout mon cirque... oh, non, je vais porter plainte. Ça ne se passera pas ainsi. Mein Gott !

II

Le propriétaire porta plainte aux autorités.

On fit venir le professeur Kinentz, mais il ne fut pas inquiété.

Il dut cependant expliquer ce qui s'était passé.

– Je n'ai pas aimé bien cela, dit-il à son aide, après l'entrevue au commissariat. Tout le monde est maintenant au courant de mon invention.

Kinentz ne se trompait pas.

Une semaine plus tard, Fritz entra en courant dans le bureau de son maître.

– Maître... maître.

– Oui ?

– Un agent de la gestapo vient ici.

– Quoi ?

– Ça m'a l'air d'un officier haut-placé.

– Ah !

Kinentz réfléchit rapidement :

– Écoute, Fritz, tu diras que je ne suis pas ici. J'ai peur qu'on vienne pour mon invention, et je me suis promis que jamais elle ne servirait à tuer mes semblables.

– Compris, maître.

Quelques secondes plus tard, on sonnait à la porte.

Fritz alla ouvrir.

– Bonjour, mon ami.

– Sir ?

– Que puis-je faire pour vous ? demanda le chimiste.

– Je voudrais voir le professeur Kinentz.

– Je regrette, mais le professeur n'est pas ici aujourd'hui. Je puis prendre le message ?

– Je suis le commandant Von Tracht. Je venais inviter le professeur à une soirée cinématographique.

– Ah !

– Vous êtes son assistant, je suppose ?

– Oui, commandant.

Il sortit deux passes de la poche de son gilet :

– Alors pourriez-vous remettre ces passes à votre maître ? Vous êtes invité, vous aussi. Ce sont des films scientifiques et nous avons pensé que vous seriez peut-être grandement intéressés.

– Merci bien, commandant.

Von Tracht se dirigea vers la porte.

Lorsqu’il fut parti, Fritz entra dans le bureau de son maître.

– Je ne m’étais pas trompé, n’est-ce pas ? fit Kinentz.

– Oui, maître, ce n’était pas du tout au sujet de votre invention. On venait tout simplement vous inviter pour une séance de cinéma.

– Une séance de cinéma ?

– Parfaitement. C’est du cinéma sur des inventions... ou quelque chose de scientifique.

– Nous n’irons pas.

– Pourquoi ? Si nous ne voulons pas être achalés par eux, le meilleur moyen, c’est de nous en faire des amis. Nous pourrions leur dire que notre invention n’est pas à point, s’ils nous questionnent.

Fritz réussit à décider son maître, et le lendemain après-midi, tous les deux se rendaient aux bureaux de la Gestapo.

Von Tracht ne les avait pas trompés.

On leur montra en effet des films se rapportant à la chimie et à de nouvelles inventions.

Le commandant ajouta avant le départ des invités :

– Nous avons pensé que ces films pourraient vous intéresser, messieurs. Nous en avons beaucoup comme ceux-là. Alors chaque semaine, nous vous invitons à venir en voir d’autres.

De retour au laboratoire, Fritz demanda à son maître :

– Vous avez aimé cela ?

– Oui, très intéressant, en effet. Nous y retournerons.

Et la semaine suivante, le professeur et son élève, se rendirent de nouveau au bureau de la Gestapo.

Comme la semaine passée, le commandant montra quelques films scientifiques, puis ce fut d'autres films de propagande.

Cette fois, c'étaient des prisonniers de guerre qui étaient maltraités sans pitié, puis dans un second film, quelques soldats alliés avaient capturé une jeune allemande d'une dizaine d'années.

Ils lui faisaient endurer toutes sortes de supplices tous aussi cruels les uns que les autres.

Aussitôt que la lumière fut rallumée, Von Tracht leur dit :

– Messieurs, vous avez bien vu ces deux derniers films. Nous tenons à vous les montrer, parce que vous devez comprendre toute la cruauté qu'utilisent nos ennemis dans cette guerre. Si jamais nous la perdons, les mêmes

supplices seront endurés par vos femmes, vos pères, vos mères et vos enfants. Il faut donc que vous mettiez tout en œuvre pour empêcher ce désastre. Jamais une arme ne sera assez terrible et assez cruelle pour battre nos ennemis.

Et pendant plus d'un mois, toutes les semaines, le commandant montrait des films aux savants.

De plus en plus, il leur faisait comprendre que les Allemands avaient besoin d'armes puissantes.

Un beau jour, sans en parler à son aide, le professeur Kinentz se présenta au haut commandement de l'armée allemande.

– Je désire voir le commandant Von Tracht, demanda-t-il.

– De la part de qui ?

– Le professeur Kinentz.

– Un instant.

Bientôt le secrétaire reparut :

– Si vous voulez me suivre.

– Vous avez demandé à me voir, cher maître ?

– Oui, commandant.

– Asseyez-vous.

Von Tracht lui offrit le meilleur fauteuil.

– Alors que puis-je faire pour vous ?

– Tout d’abord, commença Kinentz, je tiens à vous féliciter, commandant.

– Me féliciter, mais de quoi ?

– De l’idée que vous avez eue de nous montrer ces projections lumineuses.

Le commandant sourit :

– Je croyais vous rendre service en effet. Ces projections scientifiques...

– Il ne s’agit pas de celles-là, commandant.

– Ah !

– Non, je parle plutôt des films se rapportant aux atrocités des soldats alliés.

– Je vois.

Le professeur expliqua :

– Moi, voyez-vous, je suis un homme qui ne lit jamais les journaux.

– Pourquoi donc ?

– Tout d’abord, je n’en ai guère le temps. Lorsque j’arrive à la maison, je suis très fatigué, alors je me repose.

– Je comprends.

Le commandant sortit des cigares de son bureau :

– Vous fumez, professeur ?

Kinentz accepta.

Lorsqu’ils se furent allumés, le professeur reprit :

– Pour en revenir à ce que je disais tantôt, je n’étais guère renseigné sur les atrocités des soldats alliés. Je trouve que vous avez bien raison, commandant.

– Raison, en quoi ?

– En disant que nous devons tout mettre en œuvre pour les battre.

– En effet, autrement, ce sera la mort pour nous tous.

– Depuis que j’ai vu ces films, commandant,

je suis changé du tout au tout.

– Comment cela ?

– Autrefois je détestais les guerres. Je trouvais que c'était fou de s'entre-tuer.

– C'est fou aussi, mais il faut bien se défendre, répondit Von Tracht d'un air naïf.

– Vous avez raison, approuva Kinentz. Mais il faut donner une leçon à ces barbares. Je les hais, commandant, et je voudrais les mettre en charpie.

Von Tracht cachait mal sa satisfaction.

Il dit d'un air nonchalant :

– Alors, où voulez-vous en venir ?

– À ceci, avez-vous entendu parler de mes rayons de la mort ?

– Oui, vaguement. On dit que cette machine est très puissante ?

– Elle peut tuer tous les êtres humains à une distance de vingt milles.

– Tant que ça ?

– Oui.

Von Tracht ajouta :

– J’avais entendu parler de l’affaire de l’éléphant, mais nous ne voulons obliger personne à aider son pays. Nous aurions pu facilement nous présenter chez vous et vous ordonner de nous remettre les plans de votre invention. Vous auriez été obligé de le faire. Mais nous ne sommes pas comme cela. Les Alliés auraient fait cela.

Le professeur sourit :

– J’approuve votre tact, commandant. Aussi, je suis venu de moi-même vous offrir mes services.

– Vous voulez dire que ?

– Désormais, si le pays veut se servir de mon invention, je la lui donne. Le rayon de la mort est entre vos mains.

III

Un quart d'heure plus tard le professeur quittait le bureau du commandant.

Aussitôt, Von Tracht sonna son secrétaire.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler. Allez me chercher Bouritz.

– Bien, commandant.

Quelques minutes plus tard, Bouritz, l'ennemi juré d'IXE-13, entrait dans le bureau de Von Tracht.

– Vous m'avez fait demander, commandant ?

– Bouritz, si je ne me retenais pas, je te sauterais au cou.

– Hein ?

– Et je t'embrasserais, finit le commandant.

Bouritz respira plus à l'aise :

– Ah... pourquoi donc, commandant ?

– Sais-tu qui sort d'ici ?

– Non.

– Le professeur Kinentz.

Bouritz sursauta :

– Vous ne voulez pas me dire que mon plan a réussi.

– Oui, Bouritz. Pour une fois, tu as eu une idée lumineuse.

– Vous voyez, commandant, mon cerveau est bourré d'idées comme celle-là.

– Naturellement... Bouritz.

– Mais il faut me donner une chance de les faire valoir ses idées...

Le commandant prit un air narquois :

– Tu devrais bien en trouver une pour capturer X-13.

– Oh, commandant, je vous en supplie, ne gêtez pas mon plaisir en me parlant de cet ignoble individu. Je n'ai pas dit le dernier mot,

encore. Mais revenons au professeur.

– C’est juste. Eh bien, nous allons à son laboratoire dès demain. Il va nous livrer les plans de son invention.

– Mein Gott, c’est le plus beau succès de ma carrière. Vous direz que c’est moi qui...

– Mais oui, mais c’est aussi un peu moi..., c’est nous deux, Bouritz.

– Nous deux commandant.

Et le lendemain, un groupe de soldats de la Gestapo, ayant à leur tête Von Tracht et Bouritz, se présentait au laboratoire de Kinentz.

C’est Fritz qui vint ouvrir.

– Messieurs ?

Von Tracht s’avança :

– Bonjour, mon jeune ami, vous me reconnaissez ?

– Oui, commandant.

– Le professeur m’attend, je crois.

– Un instant, je vais voir s’il est ici.

Fritz entra dans le bureau du professeur :

– Maître ?

– Oui.

– C'est encore le commandant. Et cette fois, je ne serais pas surpris qu'il vienne pour autre chose... il y a plusieurs hommes avec lui. Dois-je lui dire que vous êtes sorti ?

– Mais non, voyons Fritz, fais-le entrer, fais-le entrer.

Le jeune chimiste parut surpris.

Son maître ne l'avait pas mis au courant de ses idées.

Kinentz était certain que son élève ne l'aurait pas approuvé.

Fritz fit entrer le commandant et ses hommes.

Une demi-heure plus tard, il les vit sortir avec quelques papiers et la fameuse machine aux rayons mortels.

Fritz ne souffla mot. Il était pâle comme la mort. Il avait cru un moment que les soldats avaient forcé Kinentz à leur remettre l'invention.

Mais en voyant la figure réjouie de son maître, il changea vite d'idée.

Aussitôt que les soldats furent sortis, Fritz s'avança vers son maître :

– Vous les laissez partir ?

– Oui. C'est moi-même qui suis allé leur offrir mon invention.

– Sans me consulter ?

– Cette invention m'appartient.

Fritz parla plus sèchement :

– Vous oubliez, maître, que j'ai travaillé dessus moi aussi. Sans moi, vous ne seriez pas encore rendu là.

– Où veux-tu en venir Fritz ?

– À ceci, maître, vous n'êtes pas un homme de parole.

Kinentz bondit sous l'injure :

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Vous avez manqué à votre parole. Tout le temps que nous avons travaillé à cette machine,

vous m'avez juré que jamais elle ne servirait à assassiner mes semblables.

– Les temps ont changé.

– Pas pour moi. Ce n'est pas quelques films, peut-être truqués, qui me feront changer d'idée.

Fritz décrocha son paletot.

– Où vas-tu ?

– Je m'en vais. À partir d'aujourd'hui, vous pouvez vous chercher un autre assistant. Et autre chose, soyez certain que si ça ne dépend que de moi, personne ne se servira de notre invention, je vous le garantis.

Et Fritz sortit en faisant claquer la porte.

*

– Bouritz ?

– Oui commandant.

– L'invention semble au point. Les savants l'ont examinée, c'est le plus magnifique appareil

qu'ils ont jamais vu.

– Je le crois facilement.

– Mais avant de dépenser pour en fabriquer d'autres, il faudrait l'expérimenter.

Bouritz sourit :

– Ce sera facile, commandant.

– Comment cela ?

– Nous allons prendre un groupe de prisonniers au camp de concentration. C'est de la bonne chair à expérience.

– Tu as raison. Donne des ordres en conséquence.

– Bien commandant.

– Et emmène une centaine d'hommes... les hommes les plus forts, si possible.

– Comme j'aimerais avoir X-13 en ma possession dans le moment, commandant !

– Tu ne l'as pas. Allons, vite, donne des ordres.

Le même après-midi, un groupe de

prisonniers, des Français, des Anglais, des Canadiens, des gens de presque toutes les races étaient emmenés dans un champ, loin de toute habitation.

On commença par en tuer une vingtaine à quelques pieds de distance.

Les hommes tombaient sous les rayons comme les gerbes de blé sous la faux du moissonneur.

Puis peu à peu, on les plaça à quelques milles.

Le dernier groupe fut tué à plus de quinze milles.

Lorsque l'expérience fut terminée, Von Tracht était fou de joie.

– C'est concluant, dit-il. Nous allons nous mettre au travail. Il en faut des centaines, des milliers... nous pourrons tous les tuer, les petits comme les gros... les jeunes comme les vieux, les blessés comme les forts... les tuer sans même leur faire de mal..., oh, que je suis content !

Se tournant vers un soldat :

– Voyez à ce qu'on ramasse ces chiens de

cadavres. Vous les ferez jeter au feu.

Le lendemain, le professeur Kinentz apprenait par les journaux la triste expérience que Von Tracht avait faite.

– Quoi ? il a essayé ma machine sur des prisonniers de guerre... et il parle d'attaquer les enfants, les vieux, les blessés.

Le brave homme se prit la tête à deux mains :

– Mein Gott, qu'est-ce que j'ai fait ? je crois que c'est Fritz qui a raison.

*

Sir Arthur était l'homme qui avait succédé à Sir George comme chef des espions des nations unies.

Sir Arthur, ce jour-là, était en grande conversation avec un des officiels de l'armée anglaise.

– Vous dites, capitaine, que cet homme est venu se livrer lui-même ?

– Oui, il est parti de l’Allemagne. Il ne parle pas l’anglais. Les quelques hommes qui l’ont interrogé ont jugé à propos de vous l’envoyer. Il paraît que c’est une chose formidable. Je n’ai pas de détails.

– Et cet homme est ici ?

– Oui.

– Très bien, faites-le entrer, je vais le voir.

Le capitaine donna des ordres.

La porte s’ouvrit et un jeune homme frêle, apparut.

Deux gardes se tenaient chaque côté de lui.

– Avancez mon ami, lui dit Sir Arthur en allemand.

L’homme avança.

– Votre nom ?

– Fritz Hamler.

– Allemand ?

– Oui, Sir.

– On m’a dit que vous vous étiez sauvé de

l'Allemagne ?

– C'est l'exacte vérité, Sir.

– Je suppose que vous détestez votre pays et vous voulez nous aider à remporter la victoire ?

– Non, Sir.

Sir Arthur parut surpris :

– Mais alors ?

– C'est très simple, Sir, je suis chimiste. Avez-vous déjà entendu parler du professeur Kinentz ?

– Non... attendez, oui, je crois, avant la guerre.

– C'est un célèbre savant. Je travaillais pour le professeur Kinentz.

– Ah !

– Tout d'abord laissez-moi vous dire que le professeur est l'homme le plus pacifique au monde. Jamais il n'aurait inventé quelque chose qui aurait aidé à tuer ses semblables.

– Je vois, continuez.

– Le professeur m'a appris ses principes. Je suis un peu comme lui. Je trouve que les guerres

sont de folles entreprises.

Sir Arthur approuva :

– Peut-être avez-vous raison, Hamler. Je ne veux pas insulter votre pays, mais laissez-moi vous dire que nous avons tout fait pour empêcher Hitler d'attaquer. Mais il n'a jamais voulu nous écouter. Nous devons défendre les petites nations.

Hamler ne répondit pas.

– Continuez, fit Sir Arthur, vous me parliez du professeur.

– C'est vrai. Eh bien, depuis quelque temps, le professeur travaillait à un nouvel engin que nous avons appelé le rayon de la mort.

– Ah, qu'est-ce que c'est ?

Fritz expliqua en quelques mots la puissance de l'appareil du professeur.

– Et je suppose que la Gestapo vous a enlevé cet appareil ?

– Pas exactement, c'est le professeur lui-même qui est allé le leur offrir.

– Hein ?

Fritz raconta comment les Allemands s'y étaient pris pour déformer la pensée du maître et l'obliger comme malgré lui à aider son pays.

Sir Arthur demanda :

– Où voulez-vous en venir ?

– À ceci, cette machine peut tuer des milliers, des millions d'êtres humains. Je suis l'un des inventeurs de cette machine.

– Ensuite ?

– Eh bien, je suis prêt à tout faire pour ne pas qu'on utilise cette machine. Je ne pouvais rien faire là-bas, tout seul contre la Gestapo.

Sir Arthur commençait à comprendre.

– Vous voulez travailler pour nous ?

– Oui, mais à une condition.

– Ah, laquelle ?

– C'est que si jamais, la machine aux rayons de la mort tombe entre vos mains, vous me promettiez de ne jamais l'utiliser.

Sir Arthur se leva :

– Monsieur Hamler, laissez-moi tout d’abord vous féliciter. Il est très rare que nous rencontrons des hommes comme vous. Hamler, nous ne sommes pas des barbares. Nous ne voulons pas exterminer le monde. Non seulement, je vais vous donner ma parole, mais je vous promets que nous brûlerons les plans de la machine et détruirons l’appareil devant vous.

– C’est ce que je désire, Sir.

– Si jamais nous pouvons nous en emparer.

– En vous aidant, Sir, je crois que nous pourrions réussir.

– C’est peut-être possible en effet. Combien vous faudrait-il d’hommes ?

– Mon Dieu, je ne sais pas... c’est à vous de juger.

– Très bien, Fritz, je vais y voir.

Il fit un signe au capitaine.

Ce dernier envoya reconduire Fritz par ses gardes.

– Devrons-nous continuer la surveillance ?

– Oui, capitaine, c’est préférable. Nous ne savons jamais, c’est peut-être un piège qu’on nous tend.

– Je ne crois pas, dit le capitaine. Pas après toutes les aventures par lesquelles il a passé. Pour moi, il semble sincère. Je n’ai pas tout compris ce qu’il vous a dit, Sir, mais j’ai saisi une bonne partie de la conversation. Il va vous falloir trouver quelqu’un pour envoyer en Allemagne.

– La personne est déjà toute trouvée.

– Ah, qui est-ce ?

Sir Arthur sourit :

– Vous m’en demandez trop, c’est mon secret.

IV

Nous avons vu qu'au cours de sa dernière mission, l'as des espions canadiens, l'agent secret IXE-13, avait réussi, avec ses amis et Sir Arthur, à mettre fin à une bande d'espions des plus dangereux.

Sans lui, les Allemands auraient probablement réussi à lancer sur l'Angleterre des avions qui leur auraient permis de commencer l'invasion du pays de Galles.

Sa mission terminée, IXE-13, Gisèle Tubœuf et Marius Lamouche revinrent à Londres.

Sur la route du retour, l'espion canadien demanda à Sir Arthur s'il avait une autre mission à lui confier.

– Pas pour le moment, répondit le chef, mais j'ai idée, que lorsque j'arriverai là-bas, une foule de missions attendront d'être distribuées.

Sir Arthur n'avait pas menti.

Quelques jours après leur arrivée en Angleterre, un homme se présenta à la maison de pension où se trouvait IXE-13 et ses deux amis.

Il paraissait très vieux.

Lorsqu'il fut dans la chambre de l'espion, il enleva ses lunettes et décrocha sa barbe postiche.

– Sir Arthur !

– Parfaitement. Vous ne m'aviez pas reconnu ?

– Non, Sir.

Sir Arthur s'assit sur le bord du lit.

– Je suppose que vous avez du nouveau, Sir ?

– Oui, justement. Vous ennuyez-vous beaucoup de l'Allemagne, IXE-13 ?

– Mon Dieu, c'est difficile à dire, répondit l'espion en souriant.

– Eh bien, vous allez retourner là-bas, IXE-13.

– Une nouvelle mission Sir ?

– Oui, et vous aurez quelqu'un pour vous aider

dans votre travail. Un Allemand.

– Hein ?

– Parfaitement. Voici de quoi il s’agit.

Sir Arthur parla de la nouvelle invention « le rayon de la mort ».

– Il s’agit pour vous de détruire ou encore de voler l’invention du professeur Kinentz.

– Dois-je partir seul ?

– Non, je crois que vous ne serez pas trop si vous emmenez vos amis avec vous.

– Très bien, Sir.

– Demain, vous vous rendez au bureau de l’armée. Vous demanderez à voir le capitaine Smith. Il vous présentera à Fritz Hamler.

– Entendu, Sir.

Aussitôt que le grand chef fut parti, IXE-13 alla retrouver ses deux amis.

– Nous partons.

– Peuchère, pour où ?

– Pour l’Allemagne.

– Encore ?

– Oui.

IXE-13 leur raconta l’entrevue qu’il venait d’avoir.

– Cet après-midi, je dois aller voir cet Allemand.

– Peuchère, je vais y aller avec vous, patron.

– Comme tu voudras.

Gisèle déclara :

– Quant à moi, je vais aller rendre visite au petit. Il sera longtemps sans nous voir.

On se rappelle que lors de sa dernière mission, IXE-13 avait ni plus ni moins adopté un petit garçon.

Il avait été placé dans une institution pour parfaire ses études.

– Si nous ne partons pas trop tôt, dit l’espion canadien, j’irai demain avec Marius.

Le Marseillais approuva.

Après le dîner, vers deux heures, IXE-13 et

Marius prenaient le chemin des bureaux de l'armée pendant que Gisèle se rendait à l'orphelinat.

*

– Je voudrais voir le capitaine Smith.

IXE-13 tendit une carte que lui avait remise Sir Arthur.

– Un instant.

Le soldat disparut derrière une porte...

Lorsqu'il revint, il fit signe à IXE-13 :

– Si vous voulez bien me suivre, messieurs.

Ils entrèrent dans le bureau du capitaine.

Ce dernier leur offrit des fauteuils.

– Asseyez-vous.

– Merci.

– Alors, c'est Sir Arthur qui vous a envoyé ?

– Oui. Nous devons rencontrer cet Allemand.

– En effet. Je vais donner l’ordre qu’on vous l’emmène.

– Très bien.

Le capitaine sortit.

Il ne revint pas au bureau.

Une dizaine de minutes plus tard, Fritz paraissait.

– C’est vous Fritz Hamler ? demanda IXE-13.

– Oui.

L’Allemand regarda l’espion.

Il paraissait très surpris :

– Vous êtes Allemand, vous aussi ?

– Oh non.

– Mais vous le parlez très bien.

– En effet. Nous avons été nommés pour vous accompagner en Allemagne.

– Ah, c’est vous deux ?

– Nous avons une jeune fille qui viendra avec nous. Mais elle ne pouvait nous accompagner cet après-midi.

– Croyez-vous que c'est très prudent d'emmener une jeune fille ?

– N'ayez crainte, ce n'est pas la première fois que nous nous rendons en Allemagne. Connaissez-vous ceux qui ont maintenant l'invention en leur possession ?

– Oui, il s'agit d'un commandant... attendez... attendez, le commandant Von Tracht, je crois.

– Ce ne serait pas Von Tracht ?

– Oui, oui, c'est bien ça, vous le connaissez ?

Marius éclata de rire :

– Peuchère, il nous demande si nous le connaissons... mais c'est un vieil ami... n'est-ce pas, patron ?

– Parfaitement. Ainsi, c'est Von Tracht qui a l'invention en main ?

– Oui.

L'espion réfléchit :

– Hum... ce n'est pas une petite tâche... Von Tracht est très fort. Son âme damnée, Bouritz, doit l'aider. Ce sera d'autant plus difficile qu'ils

me connaissent.

Ils se mirent à chercher un plan pour pénétrer en Allemagne.

Ce fut Fritz qui trouva la meilleure solution :

– Écoutez, vous pouvez vous maquiller ? demanda-t-il à IXE-13.

– Oui.

– Eh bien, que diriez-vous si je vous faisais passer pour un savant qui a trouvé une idée pour améliorer la machine à rayons ?

– C'est épatant. Mais mes deux amis ?

– Ce pourraient être votre famille. Supposons que vous êtes de mes parents.

– Des Allemands ?

– Oui, mais vous pouvez facilement habiter un autre pays, disons la France, la Belgique, ou un autre.

– Je crois que nous avons trouvé la meilleure solution, Fritz.

– Alors, quand partons-nous ?

– Je ne sais pas, je vais prendre les renseignements et je vous le ferai savoir.

– Très bien.

Quelques minutes plus tard, l’entrevue était terminée.

Le même jour, Sir Arthur revenait rendre visite à l’espion canadien.

– Vous avez vu Fritz ? demanda-t-il.

– Oui, Sir. Grâce à lui, nous avons déjà dressé un plan.

Et IXE-13 raconta à Sir Arthur, l’idée de l’Allemand.

– C’est parfait, mais je crois que ce sera difficile à réaliser.

– Nous n’avons rien sans peine, aussi, je me donnerai deux missions, même trois.

– Que voulez-vous dire ?

– Il faudra tout d’abord que j’entre dans leur groupe sans me faire reconnaître et qu’on me donne la permission de travailler à perfectionner « le rayon de la mort ». Voilà le premier but.

Sir Arthur approuva.

IXE-13 poursuivit :

– Deuxièmement, il faudra que je mette la machine hors d’usage, ou encore que je la vole, mais ce n’est pas tout.

– Comment ?

– Les Allemands pourraient facilement en construire d’autres. Donc après m’être occupé de la machine, je prendrai en troisième lieu, le professeur Kinentz. Soit que je le fasse prisonnier et que je le ramène, ici ou encore que nous le tuions.

Sir Arthur admira l’adresse d’IXE-13.

L’espion travaillait par principes et déjà tout un plan était parfaitement dressé.

Les missions se divisaient donc comme suit :

1. – Se rendre en Allemagne, déjouer les Nazis et se faire passer pour un savant afin de réussir à travailler à la machine « le rayon de la mort ».

2. – S’arranger de manière à ce que « le rayon de la mort » ne puisse plus servir.

Ce sera difficile, car IXE-13 savait fort bien que d'autres savants et des gardiens protégeraient l'appareil si précieux.

3. – Mettre le professeur Kinentz hors d'état de nuire, c'est-à-dire s'arranger de manière à ce qu'il ne puisse fabriquer d'autre « rayon de la mort », puis revenir en Angleterre une fois sa mission terminée.

Et tout ce plan, il devait l'exécuter sous les yeux de ses pires ennemis, Bouritz et le commandant Von Tracht.

– C'est certes la plus périlleuse de toutes mes missions, se dit l'espion.

Se tournant vers Sir Arthur, il demanda :

– Pouvez-vous me procurer les passeports nécessaires à ma mission ?

– Certainement, à quels noms ?

– N'importe lequel, mais un nom assez connu de savant.

– Et vos deux compagnons ?

– Vu que je serai vieux, je pourrai faire passer

Gisèle pour ma fille et Marius pour mon gendre ?

Sir Arthur hocha la tête :

– Hum... ce n'est pas mal, mais j'ai peur que les Allemands n'y voient trop clair. J'ai une autre idée. Que diriez-vous de changer les rôles ?

– Comment cela ?

– Marius pourra s'habiller en femme.

– Hein ?

– Suivez bien mon idée. Marius pourrait très bien faire une grosse dame, assez âgée...

– Et Gisèle ?

– Votre garçon. Elle a l'air très jeune. Il lui faudra faire le sacrifice de ses cheveux cependant.

– Et Marius serait ma femme ?

– Mieux que ça, il pourrait être la gouvernante du garçon, ça conviendrait très bien pour un savant qui n'a pas le temps de s'occuper de son petit.

IXE-13 trouva l'idée de Sir Arthur très ingénieuse.

– Et quand partirons-nous, Sir ?

Aussitôt que vous serez prêts. Un avion ira vous déposer en pays allié, c'est-à-dire en France non occupée.

– Parfait.

– Aussitôt que j'aurai vos passeports, je vous le laisserai savoir.

Le même soir, IXE-13 donnait à ses amis, le plan dans ses grandes lignes.

Et dès le lendemain, un barbier passait les ciseaux dans la crinière de la Française.

Sans dire un mot à ses amis, elle monta directement à sa chambre.

Sur le chemin de retour, elle avait acheté des pantalons, une blouse, des souliers et des bas de garçon.

Elle endossa le tout, enleva le maquillage sur sa figure et alla frapper à la porte de chambre de notre héros.

IXE-13 lui-même vint ouvrir.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a garçon ?...

Gisèle changea sa voix :

– Vous n’êtes pas un monsieur Smith...

– Non, vous devez faire erreur...

– Oh, alors, excusez-moi.

Elle vint pour s’éloigner et c’est alors qu’IXE-13 la reconnut :

– Gisèle.

Elle se retourna dépitée :

– Je ne voulais pas que tu me reconnaises...

– Ta démarche t’a trahie. Il faudra que tu apprennes à marcher comme un garçon.

– C’est vrai, je n’avais pas pensé à cela.

Elle se planta bien droite, devant IXE-13 :

– Et puis, comment me trouves-tu ?...

– Tu es merveilleuse.

– J’ai l’air d’un gas ?

– Un vrai.

À ce moment, Marius apparut dans l’escalier.

– Peuchère, patron, vous discutez avec un

enfant ?

– Marius, laisse-moi te présenter ton futur élève. Monsieur, voici votre gouvernante.

– Gisèle ?... toi ?...

Marius éclata de rire.

– J’ai hâte de me voir habillé en femme.

Ce ne fut pas très long.

Le Marseillais venait d’arriver avec ses accoutrements. IXE-13 le maquilla habilement.

Gisèle, pendant ce temps, lui donnait un manucure.

Elle lui épila les sourcils, arrachant un à un ceux qui brisaient le contour parfait.

– Oh, tu me fais mal, Gisèle.

– Endure, Marius, nous nous donnons ce supplice tous les jours pour vous faire plaisir.

– Pauvres femmes !

La Française consolida la perruque à l’aide de broches à cheveux, puis Marius revêtit sa robe.

C’était une robe style ancien, avec un long

collet montant qui faisait dresser le cou au Marseillais.

– Tiens, attache ce monocle à ta robe, ça paraît toujours mieux.

Quelques bijoux fort simples et le tour était joué.

La gouvernante et son enfant venaient d’être créés.

V

Deux jours plus tard, Sir Arthur venait retrouver IXE-13.

– Voici vos passeports, dit-il.

IXE-13 prit les papiers.

Il y avait une longue description de l’homme qui devait jouer le rôle du professeur, soit le Canadien.

– Professeur Simon Shermann. Savant.

Nationalité Israélite, mais ayant du sang Allemand et Français.

Âge : 62 ans.

Puis, attachés aux passeports, il y avait plusieurs diplômes académiques.

IXE-13 se tourna vers Sir Arthur.

– Mais pourquoi me faire passer pour un Israélite ?

– Pour dépister les Allemands.

– Je comprends. Jamais les nazis ne croiront qu'un espion alliés aurait le front de se faire passer pour un Israélite...

– Parce qu'Hitler n'aime pas les Juifs..., voilà. Vous aurez peut-être un petit peu plus de trouble à cause de cela, mais c'est tout. On ne se doutera jamais de votre véritable identité.

– Vous avez raison.

Il regarda les autres passeports :

– David Shermann, petit-fils du savant...

Le jeune homme est âgé de quinze ans.

Depuis sa tendre enfance, une vieille gouvernante a toujours été attachée à ses trousseaux.

Cette gouvernante, une Française se nomme : Caroline Fernaud.

– J'ai mis Fritz au courant de votre plan, il est entièrement d'accord. Vous partirez demain pour la France.

– Très bien.

– Des avions préparent un raid secret pour

demain soir. Vous partirez avec eux. L'un de ces avions vous déposera en pays étranger.

– Entendu.

IXE-13 alla retrouver ses compagnons, après le départ de Sir Arthur.

– Gisèle, tu te nommes désormais David et tu as quinze ans. David Shermann.

– Peuchère, il va falloir que je me souviene de cela.

– Oui. Et toi, Marius, ton nom est Caroline... Caroline Fernaud.

Ce fut au tour d'IXE-13 de composer son personnage.

Il alla chez un coiffeur et se fit teindre les cheveux blancs.

Puis il changea complètement de physionomie.

Sa grosse moustache blanche en dessous du nez, lui donnait un tout autre air.

Puis ce fut au tour des sourcils de pâlir.

Enfin, d'une main habile, il accentua les traits

de sa figure.

– Tout à fait méconnaissable, bonne mère, s'écria Marius.

IXE-13 endossa des vêtements de couleur foncée.

Tout était prêt pour le grand voyage.

*

Depuis la fameuse expérience du rayon de la mort sur les prisonniers de guerre, le professeur Kinentz regrettait d'avoir donné son invention au pays.

Mais il était trop tard, le pauvre homme ne pouvait plus rien faire.

– Ils vont tuer des prisonniers avec ça... quand je pense !

Il se consolait en pensant que les Alliés en feraient autant. Seul dans son laboratoire, le maître n'avait plus de goût au travail.

Le gouvernement lui avait envoyé un beau

chèque en récompense des services rendus à la patrie.

Il ne l'avait même pas touché.

– Si au moins Fritz ne m'avait pas quitté..., il pourrait peut-être m'encourager...

Mais depuis le jour de la petite querelle, il était resté sans nouvelle de son élève.

Un matin un facteur lui apporta une lettre venant de France.

Le professeur l'ouvrit.

La lettre n'était pas complètement cachetée, car elle avait été ouverte par la censure.

Kinentz lut :

« Cher professeur,

Vous devez vous demander un peu ce que je fais. J'ai fait un méchant coup de tête en vous laissant. Je n'aurais pas dû vous quitter. Je le regrette sincèrement aujourd'hui. Je suis rendu en France, chez un parent, un vieil oncle de ma mère, chimiste lui aussi. Mon oncle travaille, tout

comme vous à des travaux précieux...

Il trouve que vous avez bien fait de donner votre machine R. de la M. au pays, et je commence à le croire.

De plus, mon oncle m'a dit qu'il avait entendu parler de votre appareil et qu'il avait trouvé un moyen ingénieux de le perfectionner.

Il m'a expliqué son idée, et elle est pleine de sens. Aussi, le plus tôt possible, je vais partir pour B. – avec mon oncle et sa petite famille.

Si vous voyez le commandant, touchez-lui en un mot, il sera très heureux d'accueillir mon parent.

Au plaisir de vous revoir, cher maître,

Votre élève,

Fritz. »

Le professeur relut la lettre une seconde fois.

– Eh bien, ça me fâche moins de voir que le jeune m'approuve maintenant.

Une idée germa dans le cerveau du professeur.

– Je ne veux pas que mon invention serve à tuer des gens déjà malades ou prisonniers. Un bon moyen d’empêcher le commandant de s’en servir, c’est de lui parler le plus tôt possible de l’oncle de Fritz.

Sans perdre un instant, le professeur s’habilla.

Il se dirigea vers les bureaux de la Gestapo.

– Je veux voir le commandant Von Tracht.

– De le part de qui ?

– Le professeur Kinentz.

– Un instant, professeur.

Le secrétaire entra dans le bureau du commandant pour en sortir quelques secondes plus tard.

Il fit signe au professeur.

– Le commandant vous attend.

Kinentz entra dans le bureau du commandant :
Von Tracht leva le bras en l’air !

– Heil Hitler.

Puis il offrit une chaise à son visiteur :

- Asseyez-vous.
- Merci.
- Alors, que puis-je faire pour vous, cher professeur ?
- Oh ! pas pour moi, mais pour le pays.
- Comment cela ?
- Vous aimez ma machine à rayons ?
- C’est une... une..., il n’y a pas de mot pour le dire, tellement cette invention est puissante et à point.
- C’est là que vous faites erreur.
- Que voulez-vous dire ?
- Mon invention n’est pas encore tout à fait à point.
- Hein ?... Ne me dites pas que vous pouvez encore la perfectionner ?
- Oui. Cependant, moi je suis trop fatigué. Je ne me sens plus la force de travailler.
- Et c’est votre élève qui a découvert un nouveau moyen de rendre l’engin encore plus

terrible, je suppose ?

– Oui et non. C’est lui sans l’être.

– Je ne comprends pas.

– Eh bien, voici.

Kinentz lui conta l’histoire de la lettre qu’il venait de recevoir.

– Qu’en pensez-vous, commandant ?

– Hum... c’est bien beau tout ça, mais pendant que ce professeur Shermann travaillera à l’appareil, nous ne pourrons pas nous en servir.

– Et puis après ?... Lorsqu’ils vous la remettront, il aura deux fois plus de force. Vous reprendrez facilement le temps perdu.

Le commandant sembla réfléchir longuement.

– Eh bien, lorsque votre élève sera de retour, dites-lui qu’il vienne me voir avec son parent.

*

Le professeur Shermann, son petit-fils, la

gouvernante et le guide boche étaient prêts à quitter l'Angleterre.

Ils attendaient l'heure zéro.

– Vous savez qu'ils nous attendent là-bas, fit Fritz.

– Comment cela ?

– Sir Arthur m'a fait écrire au professeur. La lettre devait partir de France.

– C'est parfait.

La porte du bureau s'ouvrit et un homme parut :

– Vous êtes les passagers ?...

– Oui.

– L'heure vient de sonner.

Ils sortirent tous les quatre.

Le pilote les conduisit vers un gros avion.

Ils ajustèrent solidement leurs parachutes, puis s'assirent à l'intérieur.

Cinq minutes plus tard, il y eut un signal, puis l'avion s'éleva dans les cieux, suivi de plusieurs

autres semblables. Aussitôt, il partit en direction de la Manche.

En moins de temps qu'il ne faut pour tout dire, l'avion traversait la Manche et arrivait au-dessus de la France.

– Je me demande où l'on va me faire descendre ?

Soudain, en avant, le pilote fit des signes.

C'était l'heure de se préparer.

L'avion commença à perdre de son altitude.

Soudain, il y eut quelques bruits secs dans le moteur.

On vit le pilote se redresser.

Il essayait une manette qui ne voulait pas fonctionner.

Il fit remonter l'avion et s'empara du petit micro à l'arrière.

– Les amis, quelque chose ne va pas dans mon avion. Vous faites mieux de descendre en parachute.

– Et vous ?...

– Oh, je parviendrai à le redresser. D’ailleurs, je puis demeurer plusieurs heures dedans, j’ai de l’essence et des provisions en masse.

– Alors, nous sautons.

IXE-13 fit signe à Gisèle.

Marius entrouvrit la trappe par où sortaient les parachutistes.

Bientôt, Gisèle se laissa tomber et disparut dans l’espace.

Ce fut au tour de Marius, puis de Fritz. Avant de sauter à son tour, IXE-13 demanda au pilote :

– Vous n’avez pas besoin d’aide... je pourrais peut-être...

– Non, non, sautez. Ce sont les ordres.

IXE-13 plongea à son tour.

Le vent l’emmenait vers le Nord.

Enfin, il mit pied à terre, tira son parachute, et réussit à le fermer.

Il regarda autour de lui.

Il ne voyait aucune trace de ses amis.

IXE-13 plaça ses mains en porte-voix et cria :

– Hou... hou...

Il écouta.

Puis il y eut une réponse :

– Hou... hou...

Il se dirigea vers le Nord. Les cris se rapprochaient. Enfin il vit paraître Gisèle et Marius.

– Ah, c’est vous. Où est Fritz ?...

– Je ne sais pas, je l’ai perdu de vue en arrivant en bas.

– Il faut le chercher.

– Il est tombé encore plus au Nord que nous.

– Alors, allons-y.

Ils marchèrent durant quelques minutes mais ils ne trouvaient aucune trace de l’Allemand.

Soudain, ils aperçurent une bande de petits gars assemblés qui discutaient violemment.

– Hé, les gars, cria Gisèle. Qu’est-ce qu’il y a eu ici ?

- On a arrêté un Allemand.
- Un Allemand ?...
- Oui. Il avait sauté en parachute à part cela. J’vous dis qu’on l’a emmené au village. Pour moi, on va y faire une job.
- Allons voir cela, fit Gisèle en se tournant vers ses amis. Ils s’éloignèrent rapidement.
- Peuchère... Fritz prisonnier !
- Bah, faut pas s’en faire, nous aurons vite fait de le délivrer.
- Gisèle haussa les épaules :
- Pour moi, ce ne sera peut-être pas si facile que ça.
- En tout cas, ne nous en faisons pas trop à l’avance.

VI

Un paysan avait aperçu Fritz qui venait de tomber tout près de sa grange.

Aussitôt, il cria à ses garçons :

– Venez, les gars, un parachutiste.

Ils se précipitèrent.

Quatre grands garçons bâtis en vrais colosses s'avancèrent au-devant de Fritz.

– Votre avion était-il brisé ?...

Fritz ne répondit pas.

Le père demanda :

– D'où venez-vous ?

Nouveau silence.

Fritz ne parlait pas Français.

L'un des garçons se pencha à l'oreille de son père et ce dernier sourit en approuvant.

Le garçon se redressa puis levant brusquement le bras en l'air :

– Heil Hitler.

Instinctivement, sans y penser, Fritz leva le bras à son tour et cria :

– Heil Hitler.

Les gas s'écrièrent :

– C'est un Allemand..., un Allemand..., à mort..., à mort !

Le père imposa silence :

– Une minute, mes enfants, une minute. Vous savez que nous sommes en guerre, nous haïssons les Allemands, soit, mais il faut quand même se montrer juste.

– Vous voyez bien que c'est un Allemand.

– Je le vois, mais avant tout, c'est un homme et il a droit de se défendre. Il faut lui donner la chance de s'expliquer.

– Il ne parle pas français.

– Non, mais au village, quelques hommes parlent l'Allemand.

– Vous voulez lui faire subir un procès ?

– Oui. Comme juges, les premiers de la résistance et les vieux du village.

– Eh bien, puisqu’il le faut.

Les quatre frères se résignèrent.

Ils firent comprendre à Fritz de les suivre.

Ils prirent le chemin du village.

Les enfants qui s’étaient rassemblés pour écouter la conversation se sauvèrent à leur tour et arrivèrent au village, bien avant le petit groupe.

Ils racontèrent partout qu’un espion avait été pris.

– C’est épouvantable, il voulait faire sauter la maison du père Fourchu.

Lorsque le groupe arriva, tous les habitants regardaient Fritz d’un œil mauvais.

Le pauvre garçon ne savait que faire, puisqu’il ne pouvait pas parler français.

– Allons chez le maire.

Cinq minutes plus tard, un genre de procès

commença.

Il y avait de passage dans ce village quelques grands chefs de la résistance dont l'un parlait parfaitement l'allemand.

– Votre nom ? demanda-t-il à Fritz.

– Je ne puis rien dire, Sir.

– Pourquoi ?

– Mission secrète.

– Comme cela, vous êtes un espion ?

– Mission secrète pour les Alliés.

L'homme sourit :

– Allons donc, c'est impossible.

– Vous n'avez pas vu l'avion ?

– Non.

– C'est un avion qui arrive d'Angleterre.

L'interprète se retourna :

– Quelqu'un a-t-il vu l'avion qui est venu le reconduire ?

Déjà les commentaires avaient fait leur train et il y avait des petits « Jos Connassant ».

- Moi je l’ai vu...
- Moi aussi.
- Quel genre d’avion..., quel pays ?...
- L’Allemagne..., un gros avion qui aurait pu nous bombarder facilement. J’pense qu’ils ont eu peur.
- Vous êtes sûr que c’était un avion nazi ?
- Tous dirent oui, même ceux qui ne l’avaient pas vu.
- L’interprète se dirigea vers Fritz :
- J’ai bien peur que vous ne soyez mal pris, l’ami.
- Ils ne me croient pas ?...
- Non. Ils disent tous que vous êtes descendu d’un avion ennemi.
- Mais c’est faux...
- Ils ont vu l’avion...
- Voyons, c’est impossible... c’était un avion d’Angleterre...
- Ah, vous venez d’Angleterre ?

- Ne me questionnez plus, je ne dirai rien.
 - L'interprète s'avança alors et déclara :
 - Cet homme est bien un Allemand.
 - À mort !
 - Une minute. Il dit qu'il arrive d'Angleterre.
 - Angleterre ?...
 - C'est un menteur...
 - Il n'a aucune preuve. Il se dit en mission spéciale et ne peut rien dire de plus...
 - À mort ! à mort !
 - C'est votre verdict ?
 - Oui, cet homme est un espion...
 - Qu'allons-nous en faire ?... le fusiller ?...
 - Non, non, sur la place publique...
- Tous approuvèrent.
- De temps à autre, quand on pouvait prendre un prisonnier ennemi, on l'attachait à un poteau.
- Sur la place publique, crièrent les juges.
- Ils allaient se lever lorsque la porte s'ouvrit.

Un homme, un enfant et une demoiselle firent irruption dans la pièce.

Tous se retournèrent.

C'étaient des inconnus.

– Il y a eu un jugement ici ?...

– Oui.

– Cet homme est un Allemand, n'est-ce pas ?...

– Oui, répondit l'interprète.

IXE-13 le regarda curieusement.

– Vous l'avez condamné ?

– À mort.

Le Canadien bondit :

– Est-ce que je pourrais vous dire quelques mots à part ?

– Oui, répondit l'interprète, mais je ne vois pas la nécessité.

– Moi, je la vois. C'est très important.

Le maire fit passer les deux hommes dans un petit salon.

– Monsieur Lebrun, cria IXE-13.

L'homme regarda curieusement l'espion :

– Vous ne me reconnaissez pas ?...

L'homme ouvrit de grands yeux :

– Non, non, ce n'est pas possible...

(Au cours de chapitres précédents, nous avons déjà rencontré monsieur Lebrun, l'un des chefs de la résistance française).

– En effet c'est bien moi. Écoutez, cet Allemand m'est absolument nécessaire, de plus, il est très sympathique à notre cause. Sans lui, il se peut que nous perdions la guerre.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– La vérité.

Monsieur Lebrun demanda :

– Que voulez-vous que je fasse ?...

– Le délivrer sans donner d'explications... nous ne pouvons pas.

– Je vais essayer.

Lebrun revint dans la salle.

– Messieurs, j’aurais quelques mots à vous dire.

Le silence se fit complet :

Il désigna IXE-13 :

– Cet homme que vous voyez là est un de mes amis. Je ne puis vous dévoiler son identité, mais je répons de lui comme de moi.

Il y eut des murmures.

– Or cet homme et ses deux compagnons étaient dans le même avion que l’Allemand, ils ont sauté du même aéroplane.

– Ils étaient prisonniers ? demanda quelqu’un.

– Non. Ils ont tous sauté d’un avion anglais.

– C’est impossible.

– C’est vrai. Ceux qui ont vu ont mal vu. Peuvent-ils me donner une description complète de l’avion ?...

Il se fit un silence complet.

– Vous voyez, j’ai bien raison.

– L’Allemand... parlez-nous-en.

– Eh bien, le boche, c’est un homme qui n’aime pas son pays et qui voudrait qu’on gagne la guerre. C’est pour cela qu’il s’est sauvé d’Allemagne.

– Il s’est sauvé ?...

– Oui et il a eu beaucoup de difficultés. Ses amis voulaient le torturer. Il s’est livré en Angleterre. Là-bas, on a étudié son cas et on s’est aperçu qu’il disait la vérité. Le voici revenu en France pour essayer d’aider nos trois amis qui ont un ouvrage sérieux à faire. Avez-vous quelque chose à ajouter ?...

Des murmures emplirent la salle.

On aurait voulu torturer Fritz.

– Qui nous dit que tout cela est vrai ? demanda quelqu’un.

– Comment, monsieur, vous mettez ma parole en doute, moi le grand chef de la résistance !

Lebrun mit la main sur Fritz.

– Je réponds de cet homme comme de moi. Sur mon honneur, je vous jure qu’il n’essaiera pas de vous faire du mal... je vous dis que c’est

un Allié.

Les derniers gestes solennels avaient enthousiasmé l'assemblée.

– Libérons-le, c'est un ami...

– Oui, oui, c'est un ami.

Fritz se tourna vers IXE-13, les yeux chargés de reconnaissance :

– Sans vous, qu'est-ce que je serais devenu ?...

– Vous n'aurez pas le temps d'y penser, répondit IXE-13. Il nous faut partir tout de suite.

– Peuchère, vous avez raison patron.

– Nous avons assez perdu de temps, fit Gisèle à son tour.

Nos quatre amis s'éloignèrent rapidement.

Les habitants les regardaient aller.

Sans IXE-13, Fritz aurait certainement passé un mauvais quart d'heure.

VII

Après quelques minutes de discussion, il fut décidé qu'on devait louer une voiture.

Le train présentait plusieurs inconvénients.

C'étaient les passeports à tout instant.

On rencontrait des centaines et des centaines de personnes qui vous dévisageaient comme si vous étiez les pires criminels...

En voiture, il faudrait s'expliquer aux frontières, mais c'était tout.

Certes, ils pouvaient se faire arrêter en cours de route par des gardes, mais on pouvait leur parler.

IXE-13 alla donc louer une voiture et nos amis partirent en route pour l'Allemagne.

L'espion ne se trompait pas.

Le voyage s'effectua rapidement.

À part quelques interrogatoires serrés, tout marcha à merveille et petit à petit, on approchait de l'Allemagne.

Enfin après une bonne nuit de sommeil, on reprit la route et bientôt le poste de frontière parut.

C'était la frontière sans l'être.

On n'entrait pas en Allemagne, mais bien en France occupée.

Là, on aurait beaucoup moins de difficulté.

– On prendra un train cette fois.

Fritz parlementa avec les hommes de la frontière.

Il déclina ses qualités et montra ses papiers.

– Nous voudrions nous rendre à Berlin le plus tôt possible, le commandant Von Tracht attend le professeur Shermann.

– Qui est le professeur ?

Fritz désigna IXE-13.

– Vos papiers ? demanda le garde.

IXE-13 exhiba ses passeports et ses diplômes...

– Bon, bon, c’est très bien, dit-il à Fritz. Je vous conseille de prendre le train, c’est le moyen le plus rapide.

– Peut-être, mais nous sommes toujours questionnés et achalandés sur les trains...

– Je vais vous donner un papier.

Munis de ce papier, ils étaient certains de se rendre à destination.

Au lieu de montrer tous leurs papiers, ils n’avaient qu’à montrer ce genre de laissez-passer.

Ils n’eurent plus aucune sorte de difficulté et bientôt ils arrivèrent en Allemagne.

Fritz envoya aussitôt un télégramme à son maître : « Serai demain Berlin avec mon oncle. »

Lorsque le professeur Kinentz reçut le télégramme, il s’empressa d’accourir aux bureaux de la Gestapo.

– Je veux voir le commandant.

– Un instant, professeur.

Le secrétaire le reconnaissait.

– Ce ne sera pas long, le commandant est en conférence.

Cinq minutes plus tard, le professeur était admis dans le bureau de Von Tracht.

– Qu'est-ce qu'il y a, mon cher professeur ?

– L'oncle de mon élève arrive demain.

– Ce dénommé Shermann ?

– Oui.

Von Tracht se leva. Il marcha quelques minutes sans souffler mot.

Puis s'arrêtant devant le professeur :

– Maître, dit-il, j'ai causé longuement avec mon assistant Bouritz.

– Et qu'avez-vous décidé ?...

– Nous allons donner une chance à votre ami de nous montrer ce dont il est capable.

– Tant mieux.

– Un instant, voici ce que nous allons faire.

– Quoi ?

– Vous allez nous aider et nous allons fabriquer un autre appareil de rayon de la mort. Votre ami travaillera sur cet appareil pendant que nous, nous pourrons utiliser l’autre.

– Mais ça n’a pas de sens.

– Pourquoi ?

– Parce que nous perdrons un temps précieux. Ça va prendre plusieurs semaines avant de terminer un autre appareil.

– Peut-être, mais nous pourrons toujours nous servir du vieux pendant ce temps.

– Commandant, pourquoi construire un nouvel appareil qui ne sera pas à point. En quelques jours, le professeur Shermann peut améliorer mes rayons. Alors, vous pourrez fabriquer de ces appareils en série.

Von Tracht se décida soudainement :

– Vous avez raison. C’est cet imbécile de Bouritz qui m’avait mis cette idée dans la tête.

– Alors vous acceptez ?...

– Oui. Vous direz au professeur de venir me

voir.

Kinentz était très heureux.

Tout le temps que le professeur Shermann travaillerait à l'appareil, les Allemands ne pourraient pas s'en servir pour tuer des prisonniers ou des blessés.

– C'est autant de gagné.

Le professeur ne voulait pas se mettre les Nazis à dos.

Il s'en retourna chez lui d'un air satisfait.

*

On sonna à la porte :

Kinentz alla ouvrir.

– Fritz.

– Maître.

Les deux hommes se donnèrent une solide poignée de main.

– Comment vas-tu, Fritz ?

– Oh, très bien maître. Vite, j’ai hâte de vous présenter mon oncle... je dis toujours mon oncle bien que ce ne soit pas réellement un oncle.

– Je sais, je sais.

Les deux hommes se dirigèrent vers la voiture.

Fritz fit signe à IXE-13 de sortir.

– Je vous présente le professeur Kinentz, professeur Shermann.

– Enchanté.

Les deux hommes se serrèrent la main.

IXE-13 présenta ensuite son petit-fils et sa gouvernante.

– Ils seront très bien ici, promet Kinentz. Ils vont demeurer chez moi.

– Mais voyons, professeur, nous ne voulons pas vous causer ce trouble...

– Pour un confrère aussi savant, je ferais n’importe quoi.

IXE-13 s’y connaissait en chimie.

Aussi, il était sûr de se tirer plus ou moins

d'affaire.

Ils entrèrent tous dans la maison.

Le professeur leur fit préparer un bon repas.

– Vous avez vu le commandant ? demanda Fritz.

– Oui. Vous allez lui rendre visite dès cet après-midi.

– Va-t-il nous donner la permission de... ?

– Oui, je l'ai enfin reçue. Nous transporterons mon appareil dans mon laboratoire.

IXE-13 se frotta les mains.

Dans le laboratoire de Kinentz, IXE-13 ne serait pas continuellement surveillé par ces nazis qui l'empêcheraient d'agir.

À deux heures ils décidèrent de partir pour les bureaux de la Gestapo.

– Je veux aller avec toi, grand-papa...

– Non, non David, il faut que tu restes ici. Prenez soin de lui, mademoiselle.

– N'ayez crainte, monsieur.

Fritz, Kinentz et IXE-13 prirent donc le chemin des bureaux de la Gestapo.

IXE-13 allait jouer une dure partie.

Passerait-il inaperçu aux yeux de Von Tracht ?

Ce dernier le connaissait bien.

Il y avait aussi Bouritz.

C'était le pire ennemi d'IXE-13.

Bientôt, le petit groupe arriva au bureau de Von Tracht.

Le secrétaire les fit presque aussitôt passer auprès du commandant.

– Commandant, fit Kinentz, vous connaissez mon élève ?

– Oui, professeur.

– Et voici le grand maître, Simon Shermann.

Le commandant leur offrit des chaises et s'assit lui-même derrière son pupitre.

– Professeur Shermann, est-ce que je pourrais voir vos papiers ?

– Certainement.

– Ce n'est pas que je vous redoute, mais nous ne sommes jamais trop prudents.

– Vous avez raison.

IXE-13 tendit sa liasse de documents et de diplômes.

– Comme je vois, vous n'êtes pas le premier venu, conclut Von Tracht.

Il remit les papiers à IXE-13.

– Alors, on me dit que vous avez trouvé un moyen de perfectionner le rayon de la mort ?...

– Moi-même j'étudiais ce genre de rayons. D'après ce que Fritz m'a raconté, je crois que je suis un peu plus avancé que le professeur. Il faudrait tout d'abord que j'étudie l'appareil de Kinentz.

– Vous avez raison.

– Je ne puis me prononcer sans avoir vu.

– C'est vrai. Alors je vais vous donner les papiers nécessaires pour que vous puissiez vous présenter aux laboratoires et étudier la machine à votre goût.

Kinentz se leva :

– Mais je croyais...

– Quoi ?

– Que vous feriez transporter l'appareil chez moi.

– Impossible.

– Pourquoi ?

– Parce que nous ne le pouvons pas...

– Mais...

– N'insistez pas, professeur. C'est absolument impossible. Cette machine nous appartient maintenant et nous ne pouvons pas risquer de la faire transporter ailleurs.

Cela dérangeait un peu les plans de notre héros.

– Vous travaillerez ici.

IXE-13 fit mine de ne pas être trop contrarié.

– Très bien, très bien commandant, ça m'est absolument égal.

Von Tracht commença à préparer des papiers.

- Commandant ?
- Oui, professeur Shermann ?
- J’aurais une faveur à vous demander.

Von Tracht leva les yeux.

Chaque fois qu’il envisageait IXE-13, ce dernier craignait un malheur.

- J’ai un petit-fils avec moi...
- Et puis ?
- Il aime beaucoup la chimie.
- Où voulez-vous en venir ?
- À ceci, je lui enseigne moi-même. J’aimerais l’emmener aux laboratoires...
- Hum... un enfant...
- Mais il a quinze ans et de plus, j’ai une gouvernante qui le surveillera constamment.
- Je vais y songer. Je n’aime pas bien voir des enfants dans cet endroit.
- Songez, commandant, que plus tard, mon petit-fils deviendra lui aussi un inventeur. Il pourra aider le pays.

– Je vais y penser.

C’était inutile d’insister plus longuement.

Le commandant finit de préparer les papiers.

– Un instant, j’ai quelqu’un à vous présenter avant de partir.

Il sonna.

Le secrétaire parut.

Le commandant lui glissa quelques mots à l’oreille et le secrétaire partit.

Quelques secondes plus tard, on frappait à la porte du bureau.

– Entrez.

IXE-13 se retourna et tressaillit en voyant entrer l’homme.

Bouritz...

Son ennemi juré.

Bouritz salua :

– Vous m’avez fait demander, commandant ?

– Oui. Je vous ai parlé du professeur Shermann qui doit venir étudier le rayon de la

mort ?

– Oui.

– Eh bien, le voici.

IXE-13 serra la main à Bouritz.

Ce dernier ne semblait pas du tout se méfier.

Von Tracht s'adressa à IXE-13.

– C'est maintenant au capitaine Bouritz que vous aurez affaire. C'est mon assistant. Quand vous aurez besoin de quelque chose, ne vous gênez pas.

– Bien, commandant.

Puis se tournant vers Bouritz :

– Le professeur commencera son travail dès demain. Il ne faut pas perdre de temps.

– Vous avez raison.

IXE-13 et ses compagnons se levèrent.

L'entrevue était terminée.

Von Tracht leur serra la main tour à tour.

S'il savait à qui il serre la main, pensa l'espion, il changerait de figure.

Ils reprirent le chemin de la maison de Kinentz.

IXE-13 était heureux.

Il avait pu mener à bien la première partie de son plan.

Mais sa longue mission n'était pas terminée, loin de là.

Il avait surtout peur d'être séparé de ses amis.

– J'aimerais tant que mon petit-fils vienne avec nous, dit-il à Kinentz.

– Je crois bien que demain le commandant vous accordera cette permission.

– Tant mieux.

Séparé de ses amis, IXE-13 serait moins puissant.

Sous cet air de petit garçon, Gisèle pourrait lui être bien utile.

Quant à Marius, en petite vieille, personne ne songerait à s'occuper d'elle.

Le commandant donnera-t-il la permission ?

Aussitôt rendu chez le professeur, Kinentz leur donna chacun leur chambre.

– J’ai une grande maison et ça me fait plaisir de vous recevoir.

Bientôt nos trois héros se retrouvèrent dans la même pièce.

Ils parlèrent à voix basse.

– Tout marche comme sur des roulettes, leur expliqua IXE-13.

– Le plus dur reste à faire.

– Tu as raison, Gisèle. Et de plus, je serai constamment surveillé par les nazis et le professeur.

– Mais Fritz pourra vous aider, peuchère, fit Marius.

– Peut-être, mais je me demande comment je mettrai cette machine hors d’usage... ; pour la voler, il ne faut pas y penser.

Comment IXE-13 pourra-t-il mettre son audacieux plan à exécution ?

(Ne manquez pas le prochain chapitre des aventures extraordinaires de l'agent IXE-13, l'as des espions canadiens.)

Cet ouvrage est le 296^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.